



## LA DICTATURE DU « BONHEUR »

Susanna Tamaro\*

J'écris sur un des défis que notre époque actuelle présente à la mission éducative de la Compagnie de Notre-Dame et que l'on m'a demandé de commenter :

**“Hâtons-nous de parcourir des chemins d'annonce de la Bonne Nouvelle et d'action de grâce au Seigneur”.**

Comme le XV<sup>ème</sup> Chapitre Général, je regarde notre monde et ses habitants, avec un regard profond et attentif, avec humilité et étonnement... Et en essayant de découvrir dans les situations de notre vie quotidienne quel contenu nous donnons au mot “bonheur” et comment vivre la vie comme un don qui se reçoit, cela m'amène à partir de ma propre expérience.

Par nature, je suis une personne curieuse et pragmatique. J'aime beaucoup étudier et réfléchir, mais j'aime aussi me confronter avec l'aspect physique de la matière. Pour cela, depuis de nombreuses années, je me consacre à l'éducation du corps et à la relation profonde et mystérieuse qui unit le corps à l'esprit.

Ainsi mon regard sur la réalité n'est pas celui de quelqu'un qui a une théorie qui lui permet de l'interpréter, mais je vais directement à la réalité primaire, presque physiologique, de l'existence.

C'est ce regard qui me permet de percevoir la souffrance autour de moi et me donne d'être sereinement pessimiste. Même si tous parlent de bonheur et de réalisation, ce qui souffle sur notre époque est un vent de trouble et de désespoir, un vent qui nous demande de nous accrocher à quelque chose pour fuir le tourbillon noir que nous portons en nous.

Il y a quelques semaines, j'étais assise sur un banc, dans une zone périphérique très fréquentée de Rome. Une file continue de passants de couleurs différentes défilait sous mes yeux.

La lumière du coucher du soleil dorait les derniers étages des grands édifices, comme s'ils étaient les rochers d'un canyon. Un “jumbo” au ventre argenté atterrissait sur la capitale, tandis que le vol bruyant d'un couple de mouettes royales sillonnait la dernière frange bleue du ciel.

A côté du banc où j'étais assise, trois petites fleurs roses apparaissaient entre les feuilles de deux gracieux lauriers-roses. Je suis toujours touchée quand je vois fleurir quelque chose au milieu de l'asphalte et des ordures. Ainsi j'ai regardé autour de moi et j'ai essayé de voir si quelqu'un d'autre s'était rendu compte de cette offrande gratuite de beauté. Peine perdue.

---

\*Ecrivain italienne. Ses oeuvres sont traduites en 44 langues et ont été éditées dans 80 pays. Croyante, toujours en recherche.

La foule continuait sa marche. Une marche taciturne, compacte, indifférente aux petites fleurs du laurier-rose et à la mauvaise odeur des tuyaux d'échappement, indifférente à l'autre et à ce coin du ciel envahi par la lumière dorée du crépuscule, indifférent à ce merle qui, un peu plus loin, du sommet d'un timide arbuste montait la garde d'une voix en cascade mélodieuse : "Attention ! c'est mon territoire !"

A quel pays appartenait ces visages ? Je m'interrogeai : D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Que voient-ils ? Qu'écoutent-ils ?

Plus tard, dans l'autobus qui me ramenait chez moi, j'ai compris : nous vivons dans une grande plaine où l'histoire a été abolie.

L'histoire, les histoires, tout ce qui exprime son existence en la transformant progressivement à travers le temps, tout est gommé ; on ne tient pas compte du passé, plus rien ne construit l'avenir. Le temps existe seulement en fonction de l'instant que l'on consomme et qui est vide de matière et de consistance.

Me vint à l'esprit le titre du livre de Gogol, *Les âmes mortes*. Notre tribu, la tribu des âmes mortes, se crée le modèle le plus élevé de civilisation. Par suite, le niveau le plus élevé de la liberté dont profite chaque individu est proposé comme exemple pour être imité par les peuples les plus lointains.

Qu'ils arrivent à être comme nous et ils seront heureux. Qu'ils soient aimables, tolérants, démocratiques, convaincus de la bonté naturelle de l'être humain. Voilà pourquoi nous ressentons indignation et horreur quand cette bonté se voit trahie et que nos semblables se transforment en bêtes féroces. Et nous nous interrogeons, stupéfaits : comment est-ce possible d'arriver à un tel point ? Alors nous faisons des pétitions, des manifestations, nous participons à des tables rondes, nous exprimons la supériorité de notre civilisation dans tous les médias.

L'angoisse calmée par ces activités publiques, nous revenons avec sérénité à nos petites batailles quotidiennes.

Contre quoi luttons-nous ? Principalement contre la cellulite, le cholestérol et la dilatation de nos corps sous la double et perverse pression de la force de gravité et du temps.

Nous luttons pour rester jeunes et beaux, pour que la vie soit un éternel présent, une réplique de polaroid parfaite. Pour améliorer ce processus, nous modifions même les relations avec nos proches. Les parents demandent à leurs enfants de les appeler par leur prénom et les grands-parents, dans le meilleur des cas, se transforment en oncles et tantes. Personne ne doit être ce qu'il est, ce que la nature lui demande d'être. A la place de ce que nous sommes, nous choisissons l'apparence et au lieu de liens, la liberté. Ou plutôt ce que nous croyons être la liberté, parce qu'il est évident que la liberté est très loin de ces choix.

Nous vivons déjà dans un monde "anti-historique", un monde dans lequel on ne goûte que l'instant présent. Nous nous consolons en nous disant que même les philosophes orientaux reconnaissent l'instant comme moment suprême, en oubliant que dans ces philosophies –comme le taoïsme, par exemple– le bien suprême est identifié avec l'adhésion aux cycles de la nature. L'homme ne trouve sa réalisation qu'en suivant

harmonieusement les lois de la terre et du ciel, et non dans l'imitation de groupes de singes qui vivent en hurlant à la cime des arbres.

L'homme occidental a coupé complètement le lien avec le ciel et avec le mystère qui l'unit à la terre et au ciel. La rupture de ce lien l'a conduit à une espèce de cécité. Il ne sait déjà plus se voir, il ne sait plus entendre les autres, il ne sait plus s'écouter. Les pensées et la volonté, en un rythme obsédant, sont constamment placées sous l'image d'un "nous" comme "obligation d'être" –ou comme on nous dit que nous devrions être-, selon les dictats de cette entité dépersonnalisée et quasi toute puissante qui domine notre temps : la communication de masse.

Observer de l'extérieur la quantité importante de nouvelles qui nous sont offertes tous les jours par la télévision, la radio, les journaux, internet me fait penser que tout ceci n'est pas trop différent d'un commérage planétaire entre pays. Un événement survenu dans un pays très éloigné occupe durant des jours notre vie, suscite notre indignation, nous affecte profondément et est capable d'effacer complètement notre humble réalité quotidienne.

Nous vivons projetés dans une réalité virtuelle, manipulée par les arrivées des journaux et des médias et nous ne sommes plus capables de cultiver un regard original, de considérer l'unité de notre vie comme un don, comme la construction d'un projet capable de nous améliorer et d'améliorer la petite partie du monde qui nous entoure. L'unique responsabilité reconnue consiste à s'indigner et s'épouvanter face à un vaste spectacle médiatique.

La nostalgie du temps qui nous a précédés est une constante de l'esprit et de l'histoire humaine. Arrivés à un certain âge, nous sommes convaincus que la société est déjà dans l'abîme d'une irrésistible décadence, que les jeunes générations sont des générations de "tir au flanc" , d'incapables, de créatures privées de colonne vertébrale. Si en vérité il en était ainsi, le monde aurait disparu depuis longtemps.

Cependant, malgré l'évidence de ce lieu commun on ne doit pas tomber dans le piège contraire, celui de ne pas savoir saisir les différences des époques. C'est seulement à partir des différences que peut naître la critique et de la critique, la perception de ce qui est positif, ce qui vaut la peine d'être encouragé.

La grande fracture –qui rend le discours différent et plus complexe- est justement l'arrivée des moyens de communication. En 1957, deux ans après la naissance de la télévision, les utilisateurs étaient entre 67.300 et 80.000 sur une population de plus de 50 millions d'habitants. Aujourd'hui, pratiquement tout le monde est considéré, dès sa naissance comme téléspectateur. Chaque année, je reçois une lettre peu aimable du bureau d'inscription de la RAI pour me demander de payer la redevance d'un poste que je n'ai pas. Finalement, exister et ne pas posséder un téléviseur n'est pas concevable.

L'irruption des médias dans notre civilisation, a créé une fracture dans le développement de l'humanité, à laquelle, à mon avis, on n'a pas fait suffisamment attention.

Il y a eu un temps, dans la vie de l'homme, durant lequel il existait des moments de silence et de contemplation. Il n'en est plus ainsi maintenant : quel que soit le lieu où

nous sommes, l'endroit où nous nous rencontrons, nous sommes enveloppés d'un bruit constant, dérangés par une quantité d'appareils qui parlent à nos oreilles, d'images qui frappent nos yeux. Paroles et images que peut-être nous ne désirons pas, mais qui cependant nous touchent, modifiant notre capacité de perception et d'analyse. Elles le font sournoisement, nous induisant à penser ce que l'on veut que nous pensions.

L'homme moderne est l'homme de la fragmentation, l'homme qui vit constamment sur une scène, un sujet que l'on nourrit de pensées et de paroles suggérées de manière subtile, dans l'effondrement d'un chemin descendant.

Il y a des années que je dis –“voix qui crie dans le désert”- que la télévision est un poison pour les enfants, non pas pour une question de morale, dont je ne m'occupe pas, mais parce que, dans des esprits qui ne sont pas encore formés, l'usage du “zapping” démolit la capacité de suivre le fil logique, en annulant la possibilité d'apprendre.

L'incapacité à suivre une histoire se transforme en une impossibilité de conclure un raisonnement, de saisir le rapport entre les actions et leurs conséquences.

Pour beaucoup d'intellectuels, la télévision est considérée comme une richesse pour les jeunes générations, capable de leur ouvrir une fenêtre sur le monde. Probablement, pour leurs enfants, c'est vraiment cela, parce qu'ils sont dans des conditions leur permettant de l'intégrer avec des raisonnements et des règles qui font de ce moyen, sinon quelque chose de positif, du moins quelque chose de neutre. Mais il s'agit de l'expérience d'une élite, qui n'a pas d'incidence sur la majorité des enfants, abandonnés durant des heures et des heures devant le petit écran.

Ayant fréquenté beaucoup d'écoles et ayant parlé avec beaucoup de professeurs, je me suis rendue compte que, durant ces dernières années, la réduction du temps d'attention a augmenté de façon alarmante. S'ils peuvent encore arriver à formuler une question, avec beaucoup de difficultés, les enfants n'ont plus la capacité ni l'énergie pour recevoir la réponse.

La jouissance épidermique de la vie –qui nous est constamment proposée par les médias– condamnera une grande partie de la civilisation contemporaine au sort du “*lemming*”, ces petits rongeurs qui, en masse, pour des raisons inconnues, se jettent à la mer depuis les récifs du nord de l'Europe. Ainsi nos enfants, qui ne sont pas arrivés à devenir adultes parce qu'on leur a volé leur capacité d'apprendre, de mûrir, de lutter, de comprendre la grande richesse de la vie, ne pourront faire autre chose que de se diriger en masse là où la grande antenne des médias leur dira d'aller.

En réalité, bien que notre civilisation hautement démocratique continue de progresser, nous vivons dans une invisible et implacable dictature. La dictature du bonheur.

N'est-ce pas là peut-être le veau d'or de notre temps ? Etre heureux.

Mais qu'est-ce que le bonheur ?

Le message qui nous vient de façon obsédante, et qui nous est proposé par les médias, est celui de l'avoir, de la consommation des biens matériels, de la satisfaction immédiate de toutes les pulsions.

En ce sens, le temps qui se prépare présente les caractéristiques d'une extraordinaire pauvreté. La poésie, la peinture, la musique ont pratiquement disparu de nos horizons

éducatifs. Cependant, le trait distinctif de l'être humain est justement cette capacité d'imaginer la beauté, de la reproduire et de la reconnaître.

L'unique dimension qui semble acceptée et mise en valeur est celle du commérage.

Ne trouvant pas le bonheur et ne soupçonnant pas qu'il puisse nous venir de l'intérieur, d'une saine relation avec le ciel et avec la terre, il ne nous reste plus qu'à nous accrocher –dans les petits moments laissés libres par le divertissement– à l'autre grande dynamique de notre temps : la revendication.

En feuilletant les journaux, quel que soit le jour de l'année, on se rend compte que notre pays baigne dans un lot de flatteries qui suivent le principe inflexible de l'autoréférence.

Nous vivons dans une société terrorisée par le changement et, à cause de cela, ennemie de la vie, parce que la vie est changement.

Les règles intérieures n'existant plus et ne sachant plus où placer notre destinée dans la destinée plus grande de l'univers, ne connaissant d'autre loi que celle de la satisfaction de nos propres instincts, nous sommes devenus de pauvres créatures, et même plus que pauvres, des créatures craintives.

Nous vivons en nous défendant contre tout et contre tous, constamment tendus, prêts à l'attaque, comme un chien affamé qui défend sa proie.

Cette attitude nous conduit aussi à être extraordinairement seuls, parce que si l'autre est l'ennemi, à qui alors pourrions-nous nous fier ?

Et voici l'autre grande contradiction. Nous pouvons communiquer de beaucoup de manières, mais nous sommes désespérément seuls. Le tissu social est détruit ; l'idée d'appartenir à un système civil complexe, qui requiert de notre part responsabilité, générosité et participation pour construire un avenir meilleur, est maintenant considéré comme un concept vieux de deux cents ans.

Dans notre pays, une des choses qui me touche le plus –et qui me fait souffrir– est le total désintérêt à l'égard des jeunes générations. Victime de la démagogie des différentes orientations politiques, le système scolaire est pratiquement détruit.

La plus grande partie des familles, blâmées par les psychologues, les sociologues, les sexologues et les prophètes des médias, a perdu le bon sens éducatif qui durant des millénaires a été le fondement soutenant la société.

Extérieurement, les jeunes paraissent sûrs, mais intérieurement, ils sont très fragiles, incapables de lutter, d'affronter une quelconque frustration. Ils vivent comme des larves jusqu'à pratiquement la maturité, enveloppés dans la tiédeur d'une ambiance qui accorde tout et ne prétend à rien. Ils vivent en attendant que la vie leur donne : le travail, la maison, le mariage, sans se rendre compte que, pendant qu'ils attendent, une grande partie de leur vie, s'en est allée.

La société des revendications et le monde du travail ont une grande responsabilité dans cette déroute, parce qu'ils sont les premiers à refuser à de nombreux jeunes de

valeur et de talent –chercheurs, spécialistes, artistes, écrivains– la possibilité de faire leurs preuves et de se réaliser, les obligeant à vivre dans le flou d’espoirs déçus.

Les jeunes paraissent exister uniquement comme consommateurs ou comme destinataires des différentes démagogies électorales.

Ils sont dégoûtés, déçus, en colère et ils ont toutes les raisons d’être ainsi, parce que notre société les a toujours traités comme de petites boîtes -élégantes, désinfectées, propres– mais toujours comme des boîtes. Depuis leur enfance, en effet, leurs esprits et leurs coeurs ont été bombardés par une avalanche de vulgarités et de violence. On les a convaincus que seule la loi du plus fort peut leur permettre de réussir et que la fin justifie toujours les moyens.

Personne ne paraît plus se scandaliser de cela, personne ne semble plus se souvenir que l’enfant est une créature fragile, un être en formation et que de cette formation dépendra son avenir et celui de la société.

Même dans l’Evangile, le fait de scandaliser les petits ne rencontre pas le pardon et c’est la meilleure manière de leur préparer un avenir catastrophique.

Ecrire des livres –et des livres qui sont lus– m’a permis, ces dernières années, d’entrer en contact avec un très grand nombre de personnes. Des personnes actives, capables, passionnées, désireuses de changer et d’améliorer la situation.

Ces personnes n’apparaissent jamais dans le journal télévisé, dans la presse, dans le monde des médias, mais ce sont justement elles qui maintiennent le pays debout: le professeur qui aime enseigner, le médecin attentif et soucieux de ses malades, le libraire qui apprécie les livres, et tant de volontaires qui consacrent leurs énergies et leur temps à la construction plutôt qu’à la revendication. Construction d’un bien commun, d’un “sentir” commun.

Ce sont précisément ces personnes –qui ne poursuivent pas le veau d’or de l’éternel bonheur, mais qui construisent aujourd’hui pour demain et consacrent leur temps à la défense de l’unicité de l’être humain– qui doivent se charger de faire germer les semences d’une nouvelle manière de concevoir et d’affronter la vie, en offrant aux enfants et aux jeunes les armes intérieures nécessaires pour compenser l’influence puissante et néfaste des médias.

Outre l’anglais des entreprises et d’internet, il serait nécessaire d’introduire dès l’enseignement élémentaire, des heures de silence et de réflexion, des heures d’observation et de concentration, parce qu’un esprit qui volète de ci de là est comme un perroquet apeuré, c’est un esprit parfaitement inutile.

Il est nécessaire de redevenir des modèles de vie pour les jeunes, des personnes dignes d’être admirées, des émules, et non pas des modèles standards apeurés par la décadence. La plénitude de l’être humain ne se construit pas sans silence, sans éthique, sans capacité de faire des projets.

Dans des périodes négatives comme la nôtre, où règnent la vulgarité, le laisser-aller et la brutalité, il est nécessaire de dire à nouveau une parole sur la personne en tant que créature noble, qui réalise son destin dans la mesure où elle évolue et non pas en s’avalisant.

Les personnes de bonne volonté doivent intervenir, chacune dans son domaine, pour apporter à nouveau un discours centré sur l'homme dans sa complexité et sur cette complexité vue comme une richesse.

Elles doivent savoir et réaffirmer que pouvoir créer des relations est le fondement de l'être humain et que cela implique toujours l'ouverture, la capacité d'accueillir au lieu de rejeter.

Une personne riche est une personne humble, qui observe toujours avec étonnement ce qui l'entoure, parce que la merveille réside dans le regard et le coeur qui se renouvellent chaque jour.